

« NE CROYEZ PAS, MESSIEURS, QUE VOUS ME FAITES PEUR »

En ce 20 août 1914, le Roi, le gouvernement, les chefs militaires et l'essentiel de l'armée belge se trouvent rassemblés derrière les fortifications d'Anvers. A Namur, la 4^e division est encore prête à en découdre avec les Allemands mais la voie de la capitale est libre. C'est une véritable surprise pour la majorité des Bruxellois qui, jusqu'au 19 août au matin, ne perçoivent pas à l'imminence de l'invasion de leur ville. En cause, de fausses assurances induites par les communiqués du ministère de la Guerre. Alors que l'occupant vient de Louvain, la plupart des habitants de la capitale se bercent de l'illusion d'un grand affrontement qui devrait bientôt avoir lieu dans les environs de Waterloo, où les soldats belges se bat-

traient avec le soutien des Anglais et des Français. Ceux qui rapportent des témoignages venus du Brabant flamand, où la soldatesque allemande est déjà cruellement à l'œuvre, sont accusés de défaitisme. Dans la soirée du 19 août, il apparaît pourtant que l'arrivée de l'invasisseur à Bruxelles devient tout à fait incontestable. Quelques obstacles sont dressés : l'avenue de Tervuren est obstruée par des tramways et la Garde civique y creuse une tranchée d'une vingtaine de mètres. On improvise des barrages de fortune ci et là. Vingt mille gardes civiques, des bourgeois armés, sont prêts à en découdre avec les Allemands. Heureusement, l'intelligent Adolphe Max, bourgmestre de Bruxelles, s'oppose fermement au scénario d'une

résistance vaine et sanglante, préférant réserver la ville et ses habitants.

Dès que les Allemands se présentent à la porte de Bruxelles, le bourgmestre Max prend une posture digne, fière et courageuse qui lui vaudra l'estime et la reconnaissance après la guerre. En 1922, Joseph Cuvelier, l'archiviste général du Royaume, raconte : « Le général von Bülow avait demandé, comme garantie de la "bonne conduite" de la population, que le bourgmestre de Bruxelles, le Conseil communal et cent notables se présentassent, le 20 août, à 10 heures du matin, "à l'issue orientale" de la ville où ils seraient tenus provisoirement à la disposition du commandement allemand. En réponse à cette injonction, qui rappelle quelque peu la punition des Gantois révoltés contre Charles Quint, M. Max se rendit, à l'heure indiquée, dans une automobile munie du drapeau blanc, à la rencontre des troupes allemandes sur la chaussée de Louvain. Il n'était accompagné que de l'échevin

Grand-Place à Bruxelles, le 20 août 1914.



Jacqmain et du secrétaire communal Maurice Vauthier. A hauteur du cimetière de Saint-Josse-ten-Noode, un officier supérieur s'approcha d'eux et leur demanda, en allemand, ce qu'ils désiraient. M. Max prétextait qu'il ne comprenait pas l'allemand. Ce qui amena l'officier à répéter sa question en français. "Je suis le bourgmestre de Bruxelles", répondit M. Max, et je désire télégraphier à l'Empereur pour lui demander de ne pas faire traverser la capitale par les troupes. Sa Majesté a été l'hôte de la ville et Elle doit avoir conservé de sa visite un souvenir tel que j'espère qu'elle ne refusera pas d'accéder à ma demande." Après quelque hésitation, l'officier déclara qu'il en référerait au général (...).

» Entre-temps, M. Jacqmain était allé prévenir la police de Bruxelles de l'itinéraire que les troupes allaient suivre et qui était la chaussée de Louvain jusqu'à la place Madou, les boulevards Bisschoffsheim, du Jardin botanique, d'Anvers et Léopold II, pour aboutir au plateau de Koekelberg. A deux heures, M. Max, accompagné de MM. Jacqmain, Steens, Vauthier et Vander Kelen, se trouvait sous le porche de la caserne Baudouin, attendant l'état-major allemand du IV^e corps d'armée. Celui-ci parut bientôt, ayant à sa tête le général von Jarotsky qui, après avoir salué les édiles, tendit la main au bourgmestre. Les bras collés au corps, Max lui tint, en réponse, le petit discours suivant : "Je ne puis, mon général, prendre la main que vous me tendez, vous êtes ici pour nous un ennemi et la poignée de main que nous nous donnerions ne serait pas l'expression loyale des sentiments que j'éprouve en ce moment. J'espère que vous me comprendrez." (...) Pendant quelques instants le bras du général resta suspendu dans le vide. Visiblement, il ne s'était pas attendu à cet affront (...) Mais la froide correction du petit mayer le subjuga et il prit le parti le plus sage. "Je comprends cela, Monsieur le Bourgmestre", murmura-t-il. Il salua, réquisitionna cinq automobiles pour lui et son état-major et suivit la voiture des édiles bruxellois. Une escorte de quinze cents hommes environ les accompagna et alla camper sur la Grand-Place.»⁽¹⁾

Dès ce premier jour, le bourgmestre fait placarder une affiche sur le mur de la ville : « J'apprends que dans certains quartiers de la ville, des gens, prétendant agir au nom de l'administration communale, ont été de porte en porte pour invi-



Adolphe Max.

ter les habitants à retirer le drapeau national de la façade de leur demeure. Je tiens à faire connaître que l'administration communale n'a donné à personne un mandat aussi peu compatible avec les sentiments patriotiques dont elle est animée. Bruxelles, le 20 août 1914. Le Bourgmestre, Adolphe Max.»

Jusqu'à son arrestation et sa déportation en Allemagne le 26 septembre, Max s'oppose à tous les excès allemands qu'il constate : réquisitions injustes, propagande mensongère, comportements grossiers d'officiers dans des établissements de la ville. C'est encore Joseph Cuvelier qui raconte : « Au demeurant, l'énergie mise par le bourgmestre à faire respecter ses ordonnances par ses concitoyens, il sut la montrer également à nos envahisseurs. Le petit fait suivant en fournit la preuve. Ayant été un jour averti que la patronne d'un café de l'avenue de la

Renaissance ne parvenait pas à fermer son établissement à l'heure réglementaire par suite du refus de quelques officiers allemands de sortir, M. Max s'y rendit immédiatement seul et sans armes et intima à la patronne l'ordre de fermer le café. Les officiers refusant de sortir, sous prétexte qu'ils n'avaient pas à tenir compte d'un arrêté du bourgmestre, celui-ci répéta son ordre et dit aux consommateurs récalcitrants : "Ne croyez pas, Messieurs, que vous me faites peur. Vous allez sortir immédiatement." Sur ce, il fit éteindre les lumières et les officiers sortirent, avec leurs revolvers... »⁽¹⁾

Fier et admirable Adolphe Max qui mérite bien qu'un boulevard et des écoles portent son nom dans la capitale! ■

⁽¹⁾ Joseph Cuvelier, « La Belgique et la guerre – Tome 2 : L'invasion allemande », Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1921.



2



3



4



5



ET BRUXELLES CESSA DE CHANTER (1)

A partir du 20 août 1914, les Allemands commencent à défiler dans les rues de Bruxelles. Ils sont partout. En rangs serrés, ils font résonner leurs bottes dans les environs de la place Rogier (photo 1 et 2) devant des hommes en canotier muets de stupeur et d'indignation. Les uhlands affichent leur morgue conquérante devant le Palais royal (photo 3). Tel des touristes en uniforme, on les voit, fiers, sur la Grand' Place (photo 4) ou au repos, place Poelaert, dans une salle du Tribunal de commerce transformée en dortoir (photo 5). C'était le temps où Bruxelles ne chantait plus. Un temps qui durera quatre ans. Une éternité.

1



ET BRUXELLES CESSA DE CHANTER (2)

D'autres clichés pris dans la capitale, notamment du côté de la gare du Nord et de la Grand'Place. Les Allemands affichent à cette époque une morgue triomphante.

